

La joie particulière de Soukoth

2026-09-10

D'après un enseignement de Rav Wolbe

La joie particulière de Soukoth : joie de pardon, joie de puisage, joie de sortie du jugement

À la fin de *Hilkoth Loulav*, dans *Iqrot Loulav*, le Rambam écrit qu'à toutes les *mo'adoth* il y a une *mitsvah* de joie, mais qu'à *Soukoth* s'ajoute une *sim'hah* particulière, une *sim'hah yeterah*. Le verset le dit explicitement : « *U-sma'htem lifnei HaShem Eloqekhem shiva' yamim* », "vous vous réjouirez devant *HaShem*, votre Dieu, pendant sept jours". Il faut donc comprendre en quoi consiste cette *sim'hah yeterah*, comment elle se manifestait et d'où elle vient.

Son premier contexte est sa place dans le calendrier. *Soukoth* vient *be-iqvot yemei ha-din* et après la *Mekhila* : après *Rosh HaShanah*, jour du jugement, et après *Yom Kippour*, jour du pardon. La fête se tient ainsi au croisement de deux séries : d'un côté *Rosh HaShanah*, *Yom Kippour*, *Soukoth* ; de l'autre *Pessa'h*, *Shavou'oth*, *Soukoth*. Elle est à la fois achèvement du mouvement des *Yamim Nora'im* et troisième des fêtes de pèlerinage.

Cette joie se manifestait de façon éclatante dans la *Sim'hat Bet ha-Shoéva*. À *Soukoth*, il y avait la libation d'eau, chose exceptionnelle, alors que les libations ordinaires étaient des libations de vin. Qui dit libation d'eau dit puisage de l'eau, *lishov mayim* ; et ce puisage devenait une fête immense. La tradition rapporte qu'on n'y puisait pas seulement de l'eau, mais aussi *Roua'h ha-Qodesh*. Le *Beit ha-Miqdash* connaissait alors un déploiement extraordinaire : musique, chants, jongleurs, torches enflammées, acrobaties ; on avait même installé des estrades pour que les femmes puissent voir et participer au moins par la vue.

La *Guemara* de *Soukkah* décrit surtout une ronde chantée. Il ne s'agissait pas principalement de jeunes gens, mais d'hommes plus âgés, qui dansaient et chantaient. Deux groupes formulaient deux paroles différentes. Les *anashim ba'alei ma'assé* disaient : « Heureuse notre jeunesse qui n'a pas fait honte à notre vieillesse ». Les *Ba'alei Teshouvah* disaient : « Heureuse notre vieillesse qui a fait pardonner notre jeunesse ». Puis tous ensemble ajoutaient : « Heureux celui qui n'a pas fauté ; celui qui a fauté, qu'il fasse *teshouvah* et on lui pardonnera ».

La joie de *Soukoth* est donc immédiatement liée à la possibilité de se purifier de la faute. Elle naît du fait qu'après le *din* et après la *me'hila*, l'homme peut encore revenir. C'est une joie personnelle, intime, mais qui prend dans la fête une forme publique, collective, presque cosmique.

Ba'al Teshouvah, jugement d'Israël : le 'hessed d'être jugé avant que la faute ne devienne irréversible

Le mot *teshouvah* signifie retour. Un *Ba'al Teshouvah* n'est donc pas simplement quelqu'un qui commence à pratiquer, mais quelqu'un qui revient à ce qu'il connaissait déjà, à la place qui était la sienne. Celui qui n'a jamais reçu d'éducation de Torah et commence à apprendre ne relève pas de cette catégorie. Pour une telle personne, le langage approprié est plutôt celui de *Tinoq shenishbah*, selon la catégorie employée par le 'Hazon Ish : quelqu'un élevé hors de la Torah, comme un enfant captif chez des idolâtres. Dans ce cas, le retour est progressif, parce qu'il manque la connaissance même de ce vers quoi il faut revenir. Le *Ba'al Teshouvah*, lui, sait déjà.

Cette distinction éclaire les chants de la *Sim'hat Bet ha-Sho'evah* : il n'y est pas question de *Tinoq shenishbah*, mais de ceux qui ont fauté et qui reviennent. La joie est donc celle d'un monde où la faute n'est pas encore devenue irréversible.

À ce point intervient un *midrash* de *Vayiqra Rabba* sur les « sept joies » de *Soukoth*, les sept *mitsvot* de la fête. Parmi elles figurent la *soukah*, le *loulav*, la 'Hagigah et le *qorban Sim'hah*. Le *midrash* rapporte alors un *mashal* : deux personnes en conflit entrent chez le *Dayan* ; quand elles ressortent, on ne sait pas qui a gagné. On le saura en voyant lequel sort avec ses armes. Dans le *nimshal*, ces deux parties sont les *oumot ha-'olam* et Israël, venant en jugement à *Rosh HaShanah*. Et celui qui sort avec ses armes, c'est Israël, avec le *loulav*. *Soukoth* manifeste ainsi qu'Israël est sorti vainqueur du jugement.

Mais ce "gain" demande à être compris. En réalité, il ne signifie pas qu'Israël serait exempt de jugement ; au contraire. Il existe ici une faveur paradoxale : Israël est jugé régulièrement, avant que la faute ne s'accumule jusqu'à devenir nature. Chez *HaShem*, le jugement total intervient lorsque « la mesure est pleine » : la faute s'est tellement répétée qu'elle a cessé d'être seulement un acte et est devenue identité. À ce stade, il n'y a plus d'espace pour la *teshouvah*. C'est ainsi qu'est comprise la situation de Par'o lorsqu'il a continuellement refusé de laisser partir Israël : à un certain moment, son compte personnel était clos.

Le grand cadeau fait à Israël consiste précisément en ceci : être jugé chaque année, de sorte que l'accumulation ne se transforme pas en nature. D'où le paradoxe d'un peuple qui semble souvent "prendre les coups" plus vite que les autres. Ce n'est pas un désavantage, mais le signe d'une proximité. Ne pas laisser la faute fermenter jusqu'à devenir seconde nature, c'est rendre possible la *teshouvah*.

Cette logique s'enracine très loin. Le statut normal du monde, celui du *ben Noa'h*, est d'une extrême rigueur : celui qui transgresse est *'hayav mita*. Le monde appartient à *HaShem* ; y vivre suppose de se plier à Sa loi. La première atténuation est déjà celle d'Adam : il devait "mourir" s'il mangeait, et il n'est pas mort immédiatement ; il est devenu mortel. "Mort" s'est transformé en "mortel". À l'échelle collective, le même mécanisme apparaît après le Veau d'or : destruction annoncée, puis sursis obtenu par la plaidoirie de Moshé ; c'est cela qui fait de *Yom Kippour* le jour du pardon.

Pour Israël, ce sursis prend ensuite une forme halakhique : à la place de la mort, il y a les *malkouyoth*, une "mort dont on ne meurt pas". On va jusqu'à la limite du supportable,

mais en veillant à ne pas tuer. Si l'exécuteur dépasse la mesure et tue, il devient lui-même meurtrier. C'est une peine qui manifeste à la fois la gravité de la faute et la volonté de laisser vivre.

Cette proximité se voit aussi dans la sanction immédiate de certaines fautes, comme la *tsara'ath* pour le *lashon hara* lorsqu'Israël était à un haut degré de proximité. Aujourd'hui, l'absence de tels signes n'indique pas une amélioration, mais un éloignement. Plus la relation est intense, plus la réaction est rapide. Quand cette réaction disparaît, les fautes risquent de s'installer comme normales, jusqu'à détruire la société de l'intérieur.

Les *qelaloth* de « *im telkhou 'imi be-qeri* » montrent le danger suprême : interpréter ce qui arrive comme pur hasard. À partir du moment où tout devient hasard, on entre dans l'absurde, on ne peut plus lire le lien entre l'événement et ce qu'il vient rappeler. Or toute cette économie du jugement annuel n'a de sens que si elle est lue comme appel à la *teshuvah*. Sans cette lecture, *Rosh HaShanah* devient un simple jour férié.

De *Rosh HaShanah* à *Sim'hat Torah* : apprendre à accepter *HaShem* comme Roi

Le fil qui va de *Rosh HaShanah* jusqu'à *Sim'hat Torah* est celui de l'acceptation de la royauté de *HaShem*. C'est le point le plus difficile : accepter un roi dont on ne peut rien cacher, ni les actes, ni les paroles, ni même les pensées. Accepter *HaShem* comme roi, ce n'est donc pas une formule liturgique abstraite ; c'est consentir à rendre compte de tout.

Pour rendre cette idée concrète, le critère n'est pas simplement "devant *HaShem*", formule qui peut rester lointaine, mais : est-ce que j'accepterais que ce que je pense et fais soit connu de la personne dont le regard compte vraiment ? conjoint, enfants, parents, maître. L'acceptation du *ol malkhout shamayim* signifie : je vis dans un monde où je dois rendre des comptes jusque-là.

Dans cette construction, *Soukoth* constitue le dernier maillon. Le *Klal Yisraël* est l'instance dans le monde qui prend sur elle de reconnaître concrètement cette royauté. C'est quelque chose de décisif pour l'existence même du monde. La *Guemara* rapporte à ce propos la parole de *Hillel ha-Zaqen* dans la *Sim'hat Bet ha-Shoévah* : « *Im ani kan, ha-kol kan ve-im eini kan, mi kan ? Si Je (la Présence divine) suis ici tout est ici / si je suis présent (en tant qu'homme) tout est là* ». Selon une lecture du *Yeroushalmi*, la parole est dite sur lui-même, non au nom d'*HaShem*. Car louer *HaShem* directement pose un problème fondamental : l'homme n'est pas qualifié pour faire le tour de la louange divine. On ne dit que ce que la Torah elle-même a autorisé, comme *El, Gadol, Gibor ve-Nora*. C'est le sens aussi des cadres de *Baroukh She-Amar* et *Yishtaba'h* autour des *Pessouqé de-Zimrah* : un *matir* qui rend possible une louange limitée.

À travers cela apparaît une idée centrale : reconnaître *HaShem* comme roi est quelque chose d'absolument fondamental, peut-être ce qui correspond le plus à la volonté même de *HaShem* dans la création. Là où un peuple vit réellement dans cette relation, la *Shekhinah* a sur qui reposer ; autrement, ce serait comme dire à *HaShem* qu'Il n'a rien à faire dans le monde.

Cette orientation éclaire aussi la *mitsvah* de *soukah*. Accomplir une *mitsvah*, ce n'est pas seulement faire l'acte ; c'est le faire comme ordre de *HaShem*. Pour la plupart des *mitsvoth*, cette conscience suffit intérieurement. Mais pour certaines, il faut même l'énoncer. La *soukah* en fait partie. Le verset dit : « כִּי בַסֻּכּוֹת הוֹשַׁבְתִּי אֶת בְּנֵי יִשְׂרָאֵל לְדַעַת דֹּרֹתֵיכֶם » (*lema'an yed'ou dorotekhem*, "afin que vos générations sachent que J'ai fait habiter les Bnei Israël dans des soukkoth"). Le mot décisif est *yed'ou* : non pas seulement se souvenir, mais savoir, connaître, comprendre.

Soukah, sortie d'Égypte et fin de l'histoire : de l'itarouta de-le'eyla au retour de mission

Pourquoi la Torah relie-t-elle si fortement la *soukah* à la sortie d'Égypte ? Pris isolément, le souvenir de la sortie d'Égypte signifie : nous étions esclaves et nous ne le sommes plus. Mais la *soukah* donne à cette sortie un autre sens. Elle indique que la sortie ne s'achève pas au moment où l'on franchit la frontière ; elle continue tant que dure tout le processus qui mène à recevoir la Torah, à la vivre, puis à entrer en *Eretz Israël* pour y mettre en œuvre une vie de Torah.

C'est pourquoi la *soukah* relève de l'*It'arouta de-le'eyla*, de l'éveil d'En-haut. « J'ai fait habiter les Bnei Israël dans des soukkoth » : c'est *HaShem* qui construit ce cadre de sortie. Tant qu'on est "dans les soukkoth", on est encore en train de sortir d'Égypte. La sortie d'Égypte dure en vérité jusqu'à l'entrée en *Eretz Israël*. Les quarante ans sont encore ce mouvement, y compris la transmission de la Torah par Moshé.

Ici intervient l'éclairage du *Maharal* sur les trois fêtes de pèlerinage, nommées aussi d'après le cycle agricole. Il compare cela au *shali'a'h* envoyé en mission : d'abord sa désignation, ensuite l'accomplissement de sa tâche, enfin son retour pour rendre compte. Les fêtes se lisent alors comme les moments d'une *shli'houth*. *Soukoth* devient le temps du retour de mission, le moment où l'on vient dire : "j'ai fait ce qu'il fallait".

Cette clé éclaire la *Guemara* à propos du retour de Bavel à l'époque d'Ezra et Ne'hemiah. Le verset dit qu'alors on a fait des *soukkoth* comme cela ne s'était pas fait depuis Yehoshoua'. La *Guemara* refuse la lecture littérale : il ne s'agit évidemment pas de dire que depuis Yehoshoua' personne n'avait construit de cabanes. Elle explique : ils ont demandé miséricorde pour l'annulation du *yétser hara* d'*avodah zarah*, et la *soukah* les a protégés. Pourquoi employer justement l'image de la *soukah* ? Parce qu'ici s'est produit quelque chose qui relève de la sainteté propre de *Soukoth*.

Demander le *bitoul* du *yétser hara* d'*avodah zarah* est une chose inouïe. Normalement, un tel état appartient à la fin de l'histoire. Or Ezra l'obtient au milieu de l'histoire. Il s'adresse directement à *HaShem* pour une demande qu'on n'obtient plus normalement par accès direct. En cela, sa grandeur apparaît comme exceptionnelle. Cette suppression ne signifie pas qu'il n'y a plus d'idolâtrie au monde, mais que sa virulence fondamentale a été brisée.

C'est ici que la *Sim'hat Bet ha-Sho'evah* prend tout son sens. Lorsque ceux qui vont puiser l'eau arrivent du côté est, face au soleil, ils se retournent vers l'ouest, là où est la *Shekhinah*, et disent que leurs ancêtres se prosternaient vers l'est, au soleil, tandis qu'eux se prosternent vers *HaShem*. Pourquoi rappeler cette *'avodah zarah* du premier

Beit ha-Miqdash précisément à ce moment-là ? Parce qu'on peut désormais en parler comme d'une réalité close. Non pas seulement comme d'une faute pardonnée, mais comme d'une puissance dont le *yétser* a été annulé.

Cela donne à *Soukoth* sa tonalité de "fin". Fin de la mission, fin du cycle, fin d'une certaine forme de lutte. De même qu'à la fin de la récolte la joie est plus grande qu'au printemps, parce qu'alors ce qu'on espérait est maintenant engrangé, de même la joie de *Soukoth* dépasse celle de *Pessa'h* et de *Chavou'oth*. On n'est plus dans le commencement ni dans l'attente ; on est dans l'acquis.

La *qedousah ha-zeman* de *Soukoth* est ainsi liée à une dimension de fin de temps. C'est aussi pour cela que la *Haftarah* de *Soukoth* porte sur la fin des temps. À l'échelle d'Israël, *Soukoth* désigne le moment où la *shel'houth* parvient à son terme et où l'on peut revenir vers *HaShem* en disant : ce que Tu as commencé d'en haut, il faut maintenant le connaître, le comprendre, l'assumer, et l'achever par le travail de l'homme.

Ainsi le passage de *zakhor* à *yed'ou* devient décisif. Il ne s'agit plus seulement de se rappeler qu'un événement a eu lieu, mais de savoir ce qu'il signifie. La sortie d'Égypte n'était pas seulement sortie de l'esclavage ; elle était mise en route vers la Torah, vers une existence façonnée par les *mitsvoth*, jusqu'au moment où la transmission reçue d'en haut doit devenir travail de l'homme lui-même.

La *sim'hah yeterah* de *Soukoth* est alors la joie d'une double vérité : il existe encore une possibilité de retour avant que la faute ne devienne nature, et il existe un terme vers lequel toute l'histoire d'Israël se dirige, celui où la royauté de *HaShem* est reconnue, où la mission peut être rapportée, et où ce qui n'était au départ qu'*it'arouta de-le'eyla* devient connaissance assumée.